

N^o 36 15 CENTIMES

LE RASOIR



Moâ mandjer et boâre et gagner bâwcoup money quand frenche et Djermén
battent eux mêmes!

LEMAITRE

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Annonces :

La ligne... 20 centimes.

On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : A Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

Liège, 15 Janvier 1871.

Numéro 29.

Troisième Année.

Le Cœur humain.

Le cœur humain a des trésors inouis de sensibilité. On ne pourrait trop en admirer les tendresses, les douceurs, les dévouements. Il éprouve des élans passionnés, et manifeste d'exquises délicatesses. C'est un clavier merveilleux dont les octaves sont innombrables. Il a trouvé, pour exprimer ses émotions, une langue particulière, colorée et saisissante. D'un cœur amoureux, on dit qu'il se fond; d'un cœur souffrant, on dit qu'il se fend ou se déchire. Telle impression lui donne froid, telle autre des frissons. Il se contracte et résonne à toute agitation qui se fait dans l'univers, qu'elle se passe à côté de lui, ou dans les contrées les plus lointaines.

Quelques exemples vont le prouver.

Un vaisseau se brise-t-il sur les rochers de la terre des Patagons ou sur les récifs du cap de Bonne-Espérance, chacun tressaille et s'attriste. Et l'histoire du naufrage émeut péniblement, de génération en génération, les femmes, les enfants, les hommes mûrs, les vieillards.

Un train déraile-t-il dans les plaines de l'Ouest de l'Amérique du Nord, entraînant la mort de gens qui nous sont complètement inconnus et ne nous touchent ni de près ni de loin, nous versons des larmes au récit de l'aventure.

Apprenons-nous que Pierre ou Paul ait été tué en tombant d'un échafaudage ou écrasé sous les roues d'une voiture, notre sang s'arrête et nous pâlissons.

Si, par surcroît, l'infortune est quelque peu royale ou impériale, en bons valets que nous sommes, nous en souffrons plus que de nos propres malheurs, et notre attendrissement n'a plus de bornes. On fornierait un fleuve immense des pleurs qu'ont fait couler la mort de Louis XVI et celle de l'altière autrichienne qui répondait au nom de Marie-Antoinette.

Cependant, il est juste de dire que nos sympathies ne se limitent point aux douleurs des princes. Elles s'étendent à tous les êtres animés.

Que le premier venu tombe à l'eau en votre présence, vous vous dépouillez de votre habit et vous piquez une tête pour le repêcher.

Si deux voyoux se battent au coin d'une rue, et que vous passiez par là, à moins d'être lâche, et fussiez-vous recevoir quelques coups, vous interviendrez dans la lutte pour y mettre fin.

Les lois elles-mêmes constatent, en lettres solennelles, l'universalité de nos bontés.

Les courses de taureaux sont interdites.

Les combats de coqs sont prohibés.

Il n'est pas permis de mettre un blaireau en face d'un bull terrier.

L'image d'un de ces animaux blessé nous épouvante. L'idée du sang répandu nous fait horreur.

Il existe, dans un grand nombre de pays, des sociétés qui protègent particulièrement les chevaux, les ânes et les chiens, et ces sociétés sont composées des personnages les plus graves.

Un cocher rosse-t-il une haridelle qui ne marche pas assez rapidement à son gré, un paysan frappe-t-il un âne qui veut se coucher sans s'inquiéter de la charge qu'il a sur le dos, un maraicher siffle-t-il trop brutalement un chien qui, au lieu d'avancer, s'obstine à tourner le museau vers une de-

moiselle de son espèce allant en sens inverse; aussitôt un procès-verbal est dressé, et le coupable ne tarde pas à être condamné.

Jusqu'où ne se porte pas notre pitié? Nous haïssons l'araignée, parce qu'elle mange la mouche, et nous appelons cruel et féroce l'enfant qui arrache une aile à celle-ci. Nous n'apercevons pourtant pas les souffrances de la mouche, mais notre cœur, dans son ineffable amour, les devine?

Si l'humanité se conduit ainsi dans les circonstances ordinaires, que sera-ce lorsqu'il ne s'agira plus de mouches, de chiens, d'ânes, de chevaux, de coqs, de taureaux, ou d'individus isolés, mais lorsque deux peuples entiers s'entreferont systématiquement et cyniquement, se détruiront réciproquement leurs bras les plus robustes, leurs plus nobles esprits, leurs intelligences les plus élevées, créeront des milliers et des milliers de veuves et d'orphelins qu'ils soumettront aux tortures sinistres de la faim, et amèneront d'épouvantables ruines, que les travaux de longs siècles ne parviendront pas à réparer?

Elle va sans doute accourir, frémissante et terrible, et séparer, de sa main puissante, les combattants!

Non.

Elle s'assied et regarde.

Des hommes tombent.

Elle regarde.

Des hommes tombent encore.

Elle regarde encore. Elle regarde toujours! Je suis neutre, s'écrie-t-elle pour se justifier.

Oui, neutre!... c'est-à-dire lâche.

Que voulez-vous? Ce ne sont pas des insectes qui souffrent, ce sont des nations?

PASCHAL.

M. Francis.

Le Rasoir offre aujourd'hui à ses lecteurs le portrait d'un des artistes les plus aimés et les plus applaudis du public Liégeois. Nous avons nommé M. Francis, cet acteur consciencieux et dévoué qui compte chacune de ses soirées au Gymnase par ses succès. — Aussi nous comptons nous heureux de pouvoir donner ici quelques renseignements biographiques sur ce comédien de bonne école. Nous sommes certain qu'on nous en saura gré.

M. Francis est né à Paris le..... — Ah! nous vous y prenons, curieux lecteur! Vous croyez que nous allons — comme un employé de l'état-civil — vous dire avec un soin minutieux l'année, le jour, l'heure de la naissance de Francis? — Détrompez-vous. On ne dit pas plus l'âge d'un acteur que celui d'une jolie femme....

Nous voulons bien, cependant, satisfaire quelque peu votre curiosité si vive. Francis est né — cherchez S. V. P. — jour pour jour, cinq mois après la bataille de Navarin.

Y êtes-vous? — Pas tout-à-fait.

Eh bien écoutez! Francis est né quinze jours avant la première représentation de la Princesse

Aurélié — comédie-en-cinq-actes-et-en-vers — de M. Casimir Delavigne.

Avez-vous trouvé? — Pas encore!

Nous allons préciser davantage. Francis est né un an 321 jours avant la première représentation d'Hernani. — C'est vous dire qu'il ne s'est pas pâmé d'admiration quand Don Carlos s'écrie :

Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?

C'est vous dire enfin qu'il n'a pas défendu à coups de poing Hernani, disant :

L'empereur est pareil à l'aigle sa compagne,
A la place du cœur, il n'a qu'un écusson!

A cette époque — enfant — il avait bien autre chose à faire! Et si on l'eût consulté alors sur la pièce nouvelle, il eût, sans nul doute, répondu — s'il avait su parler — avec le bon bourgeois Chrysale :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Néanmoins, dès sa jeunesse, au moment où la pensée commence à se développer et s'ouvre au soleil de l'intelligence, comme une fleur des champs s'ouvre et étale sa corolle aux premiers rayons du soleil du printemps — il ne partagea plus l'avis du mari de Philaminte; il se sentit, dès lors, entraîné par un penchant irrésistible vers les arts. C'était pour lui une vocation; il n'y résista pas, il la suivit.

Il s'adonna d'abord à la peinture et on pourrait facilement retrouver — dans le soin qu'il apporte au choix de ses costumes, dans l'exactitude de son geste, dans le naturel de son jeu — naturel qui est un effet de l'art chez le comédien — on pourrait retrouver, disons-nous, des traces sensibles de ses premières études.

Une maladie des yeux dont il fut atteint l'empêcha d'embrasser complètement cette carrière; il se tourna alors vers le théâtre. Il reçut à Paris ses premières leçons de St-Aulaire, artiste du théâtre Français qui s'était adonné au professorat. M. Francis débuta à Belleville où il connut un jeune homme qui se livrait alors à la peinture et qui, plus tard, abandonna le pinceau pour la plume et se fit journaliste. Ce journaliste compte beaucoup d'amis en Belgique.

A peu près vers ce temps, M. Francis fit aussi la connaissance d'Aristippe Bernier, remarquable professeur, ex-artiste du Théâtre Français, élève de Talma et auteur d'un ouvrage extrêmement recommandable, intitulé: Manuel théâtral ou Théorie de l'art du Comédien. — Bernier ne ménagea à Francis ni les leçons ni les conseils.

Ses études terminées, M. Francis quitta Paris; il alla en Hollande, vint en Belgique, puis retourna en France — à Tournai — où il joua avec Lepintre, aimé, qui lui fit proposer un engagement pour Toulouse. — Son contrat achevé, il partit pour Rouen où il créa Les faux bons hommes. C'est à Rouen qu'il connut M. Laurençon, l'habile régisseur du Gymnase. — Puisque nous avons cité M. Laurençon rendons ici hommage à son intelligence, son zèle, son dévouement. Nous l'avons vu aux répétitions de la revue: «As-tu vu la lune?» — la

gorge enflammée, fatigué, éreinté, encourager les artistes et trouvant malgré tout le moyen d'être partout. Un français qui assistait aux répétitions, nous disait : « A Paris, pour mettre cette pièce à la scène, il faudrait au moins deux mois. » — A Liège, elle n'avait pris que quinze jours. — C'est le plus bel éloge, croyons-nous, qu'on puisse faire de M. Laureçon.

Fermons la parenthèse et revenons à M. Francis. Après Rouen il retourna à Toulouse où il resta six années consécutives ; ensuite, il fut appelé à Paris pour l'ouverture du théâtre St-Germain ; il y créa *Le libre échange*, comédie en un acte et *Les Petits du premier opéra-comique* de MM. Busnach et Emile Albert.

L'administration de ce théâtre ayant été mise en faillite, M. Francis quitta Paris, partit pour Lille et de là se rendit à Alger ; d'Alger il est venu à Liège.

Avons-nous maintenant besoin de rappeler les qualités qui distinguent cet artiste ? Le public liégeois les connaît assez et il montre chaque soir par ses applaudissements, ses rappels qu'il les apprécie. M. Francis est un artiste qui a compris que si l'acteur veut être respecté il doit commencer par respecter le public. C'est là sa qualité dominante : en effet, il sait toujours parfaitement ses rôles ; il produit l'effet comique sans trivialité ; il provoque le rire sans contorsions ; il lance le mot, le trait, avec adresse, sans trop le faire sentir, laissant au public l'agréable surprise de l'avoir trouvé ; son jeu de physionomie est correct, tout en étant piquant, original. Enfin, on le voit, nous avons raison de dire au commencement que c'était un comédien de bonne école. Espérons qu'il nous restera longtemps encore.

X. MALCHUS.

Les rues de Liège.

Au milieu des alternatives de grand froid et de dégel, de neige et de pluie, dont notre charmant climat nous gratifie chaque hiver, les rues de Liège sont continuellement sâles. Tantôt l'on patauge dans de la neige fondue ou de la boue glaciale, tantôt l'on marche au milieu d'une poussière grisâtre et impalpable qui pénètre les vêtements. De décembre à mars, il semble que la voirie de Liège ne doive recevoir aucun coup de balai. La population se plaint naturellement ; elle critique cette façon sommaire de pratiquer le nettoyage public. Elle a peut-être raison, et l'on pourrait exiger plus de soins dans l'entretien de nos rues et de nos promenades. Mais si l'on procède par comparaison, on doit reconnaître que Liège a énormément gagné depuis le commencement de ce siècle, ou plutôt depuis quarante ans ; jadis l'on ne procédait guère à l'enlèvement des boues et des résidus de la consommation ; les rues étaient des ruelles ; la plupart des maisons, des taudis, si l'on excepte les hôtels des tréfonciers, des grands seigneurs et des riches bourgeois.

Nous trouvons récemment, dans un ouvrage publié à Londres en 1865, un tableau peu agréable et probablement peu flatté de notre cité à la fin du dernier siècle. Cet ouvrage est le *Journal* et la *Correspondance* de Miss Berry (1). Nous entrons les lignes suivantes :

« Samedi 28... (1783) Promenade dans les rues de Liège, qui est une des villes les plus sâles, les plus laides et les plus mal bâties que j'aie jamais vues. Le palais même du prince-évêque est aussi mal entretenu que mal tracé. Les rues sont encombrées de mendiants qui étalent toutes les infirmités connues. Tout respire ici la pauvreté, le vice et la misère. Je suis étonnée et scandalisée de voir régner la débauche dans une ville que gouverne et où réside un évêque. Chaque prêtre a sa maîtresse qu'il affiche, et j'ai trouvé le principal magasin de librairie rempli de romans licencieux et de contes grivois. »

Tel était le *bon vieux temps* auquel certaines gens voudraient nous ramener. Après tout le dix-neuvième siècle, tant calomnié, vaut certainement beaucoup mieux, et Liège n'a pas à regretter le règne de ses princes-évêques.

(1) « Extracts of the journals and correspondance of Miss Berry, from the year 1783 to 1832. — 3 vol. Londres 1865. »

Les Patineurs.

Le patin est décidément en vogue : il y a quelques années, on le repoussait comme un dangereux joujou, et, franchement, il n'avait pas volé sa réputation. Aujourd'hui, chacun veut patiner, et l'on voit les gens les plus sérieux exécuter sur la glace des évolutions dignes..... d'un quadrille de carnaval.

Les femmes même, se mêlent de l'affaire, et j'en sais qui, n'ayant pas sous la main quelque patineur galant, disposé à les promener en traîneau, ne se font pas scrupule de chausser leurs pieds mignons de mignons patins, et de montrer, tout en dessinant des arabesques..... une cheville soigneusement cachée en toute autre circonstance.

Cette année, par malheur, le patin n'a guère eu l'occasion de se montrer ; quelques jours de froid, et puis, adieu la glace. Le bassin du Commerce, où la fashion allait, les années précédentes, montrer son savoir-faire, le bassin du Commerce ne se couvrit que d'une glace parfaitement irrégulière : Pas moyen d'y promener des traîneaux, pas moyen d'y patiner à l'aise. Nos dames n'y montrèrent pas leurs petits pieds, nos messieurs n'y étalèrent pas l'élégante souplesse de leur torse.

Je me suis laissé dire qu'un de nos fashionables, lequel patine fort mal, mais pose, en tous cas, fort bien, avait imaginé, en présence du mauvais état du bassin du Commerce, d'inonder le boulevard d'Avroy au moyen des eaux alimentaires.

« Les eaux abondent, disait-il, et les employés n'ont rien à faire ; ils seront du moins occupés. »

Un défenseur de cette ingénieuse idée ajoutait même : « Ce serait très-amusant d'aller, en patinant, par les sentiers des squares. »

S'imaginait-il, par hasard, que les squares allaient prématurément reflorir pour donner plus d'éclat à la fête ?

C'était lumineux, n'est-ce pas ? Nos poseurs allaient pouvoir mettre leurs grâces au grand jour, et pendant ce temps, les gens occupés pourraient, tout à leur aise, vaquer à leurs affaires en suivant le pavé, en compagnie des fiacres, omnibus, charrettes et autres véhicules auxquels on refuse le privilège de battre le terrain du boulevard.

Le dégel est survenu ; patins et traîneaux sont encore une fois abandonnés, et, avec eux, l'idée d'immerger le boulevard. C'est bien fait ; si l'on veut patiner, c'est bien le moins qu'on aille aux endroits où il y a de la glace : Il ne nous en manque assurément pas.

D'A.

Pavillon de Flore.

Le public continue à se porter en foule à ce charmant établissement, digne en tous points de la vogue dont il jouit. L'intelligent directeur sait varier le spectacle avec goût et offrir, à défaut de pièces tout-à-fait nouvelles, les meilleures pièces du répertoire — et encore beaucoup de ces pièces n'ayant jamais été jouées en province, ont pour nous l'attrait de la nouveauté.

Revaudin de Caen, un joyeux vaudeville et *le Cachemire X-B-T*, une très-jolie comédie de MM. Labiche et Nus — qui date d'un an à peine — ont été rendus avec ensemble, et montés avec soin. MM. St-Martin, Baptiste Braux et Karl les ont enlevés avec autant de verve que d'entrain. — Ces trois artistes recueillent chaque soir une ample moisson de bravos. Et c'est justice. Ils ne seraient certes pas déplacés sur des scènes d'un degré supérieur où, à coup sûr, on trouve rarement des artistes d'un mérite aussi réel que ceux du *Pavillon de Flore*.

M^{lle} Louvot est aussi une enfant gâtée du public ; applaudissements, rappels ne lui manquent pas. Cette actrice est aussi intelligente que jolie ; son jeu est élégant et facile ; elle a de la grâce et remplit tous ses rôles d'une manière très consciencieuse. Sa diction est correcte.

Une bonne nouvelle pour finir. On représentera prochainement une *Revue* de l'année. Le directeur du *Pavillon* a promis qu'il ne reculera devant aucun frais pour monter cette *Revue* — œuvre d'un auteur qui a fait ses preuves — avec le luxe et l'élégance qu'elle nécessite. Et l'on sait que quand M. I. Ruth promet, il tient. Enfin, cette *Revue* aura le mérite d'être tout-à-fait locale.

ALFRED DE PRIME-ABORD.

A propos, nous recommandons à nos lecteurs l'*Almanach Franklin*, représentant la paix et la guerre. Ces dessins, tirés de la *Bible populaire*,

forment, comme arrangement, une petite œuvre qui fait honneur à M. C. Renard.

On entend la neutralité d'une étrange façon en haut lieu. C'est ainsi que S. M. le Roi des Belges vient d'envoyer la musique du régiment des guides à Aix-la-Chapelle, pour y donner un concert au bénéfice des blessés prussiens. L'impartialité aurait voulu que le produit fût réparti entre les deux nations victimes de la guerre. Mais point.... Aussi, annonce-t-on qu'une Société non officielle et qui n'appartient pas à l'armée comme l'Harmonie des guides, la *Société Méhul*, va organiser un concert pour le 22, à Lille, en faveur des blessés français.

La *Chronique* dit à ce sujet : « Les organisateurs de cette fête internationale de secours aux victimes de l'invasion prussienne ont trouvé là une excellente réponse à l'envoi de la musique du régiment des guides à Aix-la-Chapelle pour y donner un concert au bénéfice des blessés prussiens. »

« Quand les sympathies royales se manifestent pour les hommes qui sont obligés de marcher à la gloire par ordre royal, il est tout naturel que les peuples fraternisent avec ceux qui se font tuer pour le droit et pour la liberté. »

Monsieur Granier de Cassagnac.

Il avait trouvé que la France
Est le pays par excellence,
Et qu'il n'était pas sous les cieux
Coin de terre où l'on vécut mieux.
Aussi, sans que cela paraisse,
Il faut bien qu'on le reconnaisse.
Il a de l'esprit plein son sac,
Monsieur Granier de Cassagnac.

Pour peu qu'on fut d'humeur facile
Et qu'on eût l'échine docile,
On était bien vite en faveur
Auprès du célèbre Empereur.
Or, nous savons tous, qu'au possible
Il avait l'échine flexible,
Car, d'esprit il a plein son sac,
Monsieur Granier de Cassagnac.

D'une compassion bien tendre,
Il fut pris pour nous, à l'entendre,
Par le destin déshérités.
Pour accroître nos libertés,
C'est lui qui proposa, je pense,
De nous annexer à la France...
Il a de l'esprit plein son sac,
Monsieur Granier de Cassagnac.

L'Empire enfin, plia bagage ;
Dès lors, le parti le plus sage
Pour son fatras de courtisans,
De pieds plats et de complaisants,
C'était de filer à sa suite...
Aussi, s'enfuit-il au plus vite,
Car, d'esprit il a plein son sac,
Monsieur Granier de Cassagnac.

De nous, quoi qu'il eût dit naguère,
C'est ici qu'il mit pied à terre ;
Sans doute il s'en est bien trouvé,
Car, hélas, il nous est resté.
Après cela, ce serait rire,
En vérité, que de me dire
Qu'il n'a pas d'esprit plein son sac,
Monsieur Granier de Cassagnac.

D'A.

AVIS.

On peut se procurer des abonnements de six mois au journal LE RASOIR au prix de fr. 2,25, chez DESIRÉ, Passe Lemonnier, 25.

Impr. et Lith. de J. Daxhelet, Passage Lemonnier, 42.

AS-TU VU LA LUNE ?



On y a fait tant de trous dans cette pauvre lune qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'on ne la voie plus.

Mlle Eugénie Cerny
artiste du gymnase

M. STROHEKER.
artiste du gymnase.



M. MARTIN
artiste du pavillon de Flore

M. FRANCIS
artiste du gymnase

M. KARL
artiste du pavillon de Flore